

PIZARRO.
1745.

prétextes les plus légers, & simplement pour faire montre de leur autorité. Orellana & ses Camarades, quoique patients & soumis en apparence, se déterminèrent à tirer vengeance de tant d'inhumanité. Orellana parloit bien l'Espagnol, qu'il avoit appris par le commerce que les Indiens de ce Pays-là ont avec les Habitans de Buenos Ayres, en tems de Paix; il lia conversation avec quelques Anglois, qui entendoient cette langue, & parut fort curieux de savoir combien il y avoit de leurs Compatriotes à bord, & qui ils étoient. Il n'ignoroit pas qu'ils étoient Ennemis des Espagnols; ainsi il se propoisoit sans doute de leur découvrir son projet, & de leur faire prendre part à la vengeance qu'il méditoit; mais ne les trouvant apparemment pas aussi animés & aussi vindicatifs, qu'il l'auroit cru, il résolut de n'avoir recours qu'à la valeur & à l'intrépidité de ses dix Compagnons. Ceux-ci, comme il parut, se soumirent volontiers à sa direction, & promirent d'exécuter fidèlement ses ordres. Après être convenus des mesures qu'il y avoit à prendre, ils se pourvurent de couteaux flamands, dont on se servoit à bord, & employèrent secrètement le tems, qu'ils avoient de reste, à couper des bandes de cuir, le Vaisseau étant chargé d'une grande quantité de peaux, & attachèrent, à chacune de ces bandes, un boulet ramé des petites pièces du demi-pont. Cette espèce d'arme, que les Indiens de Buenos Ayres apprennent à manier dès leur enfance, & qu'ils tournent autour de leur tête avec beaucoup de vitesse & de force, est très-dangereuse. Tout étant ainsi préparé, l'exécution de leur dessein fut probablement hâtée, par un nouvel outrage, dont Orellana même fut l'objet. Un des Officiers, lui ayant commandé de grimper jusqu'au haut du mât, ce qui ne lui étoit pas possible, le maltraita tellement, sous prétexte de punir sa desobéissance, que le misérable Indien resta quelque-tems sans mouvement & tout ensanglanté sur le tillac. Un traitement pareil ne put que le confirmer dans sa résolution, & ne lui laissa aucun repos qu'il ne l'eut exécutée. On va voir de quelle façon il s'y prit, pour cet effet, peu de jours après.

VERS les neuf heures du soir, la plupart des principaux Officiers se trouvoient sur le demi-pont, pour jouir de la fraîcheur de la soirée; le corps du Navire étoit rempli de bétail, & le château de proue garni de monde comme à l'ordinaire. Orellana & ses Compagnons, ayant profité de l'obscurité de la nuit pour préparer leurs armes, & s'étant débarrassés des habits, qui auroient pu les empêcher d'agir avec facilité, vinrent tous sur le demi-pont, & s'avancèrent vers la porte de la grande chambre. Le Contre-Maître se mit aussi-tôt à les gronder, & leur ordonna de se retirer.

OPELLANA dit alors, en sa langue maternelle, quelques mots à ses gens, dont quatre se détachèrent & allèrent occuper les Couvoirs, deux de chaque côté, pendant que le Chef & les six autres sembloient quitter à pas lents le demi-pont. Quand les quatre Indiens, qui s'étoient séparés de leurs Compagnons, se furent postés dans les Couvoirs, Orellana approcha de sa bouche le creux de ses mains, & jeta le cri de guerre, en usage parmi ses Compatriotes. Ce cri, qui est des plus effroyables qu'on puisse entendre, servit de signal au massacre. Tous mirent le couteau à la main, & firent usage en même-tems de leurs courroyes garnies de boulets ramés. Les six Indiens, qui étoient demeurés avec leur Chef, sur le demi-pont, jettèrent

en

en u
ving
ficien
ne,
de c
fureu
fant l
dessa
cipité
mème
cache
bans
les se
étoien
te à la
perdir
quans
confus
LES
d'exer
demi p
cens h
s'étoie
Pizarro
sauvés
pre co
pensass
des Ind
page,
ils étoi
ment.
ne fais
traités
sible.
sans re
leurs C
APR
multe
les par
ni par
demi-p
revolte
me le p
Camar
Ayres
pu con
XV.